LE PROBLEME INTERNATIONAL

LE PROBLEME INTERNATIONAL

Vous aliez attirer exclusivement sur la
France les baipes marocaines. Ne vous engagez pus dans un guepier diplamentique et
vous nauries pas la certitude de draft. Le
jour où vous irez à Fez, que restera-bit de
l'acte d'Aignistras ? M. le ministre des affeires étrangères me fait signe quil n'ira pas
à Fez, et mel le die que vous y serez entrainés is vous persistez dans les ligne politique que vous suivez. Alors, tout le problème politique international se posera.

M. CLEMENCEAU. — Oui l'
JAURES. — le prends acte de cet assentiment. (Brust.) Vous proclamez vous-même
que la France rencontera les difficultés les
plus graves si elle va à Fez et alors, vous
sur votre territoire. Nous nous heurierons
sur votre territoire. Nous nous heurierons
al l'avant-garde de Moulay-Hafid, mais nous
ne dépasserons pas un certain point parce
que nous ne le pouvons pas, parce que nous
n'en avons pas le droit, » Prenez garde; ce
qui a perdu Napoléon III, c'est la pluralité
de sa politique. Ce qui a perdu la politique
bismarkienne. c'est le double jeu avec l'autriche et la Russie, énoncé dans les mémoiges du prince de Hohenau.

LA FRANCE ET L'ESPAGNE

LA FRANCE ET L'ESPAGNE

ch bien, votre grande faute, c'est d'avoir traité de désintéressement : l'acte d'Al-siras, avec l'Europe, est un véritable traité parlage du Maroc avec l'Espagne. (Mur-

ures.) J'entends vos murmures, je les aveis pré-its. J'ai mes preuves. Elles ressortent des phêches communes. l'entends vos murnures, je les avais predits. J'ai mes preuves. Elles ressortent des
légèches communiquées par le quai d'Orsay
à un grand journal qui a les confidences officielles. Plus vous vous engagez dans la
question marcodine, plus vous vous exposes
à des dissentiments entre l'Espagne at vous.
L'Espagne n'a pas su la sageses d'écouter
les socialistes qui lui disaient que la politique
coloniale seruit pour elle une source de déceptions. Chaque pas que vous faites aiguise
ses ressentiments. Nous avons imprudemque d'Espagne; la France a connu le
triomphe de la force, elle en a connu les deceptions. Son idéni, maintenant, est d'âtre
l'ouvrier de la justice et de la pax. Et quand
les grante conflisé économiques deviendront les grands conflits économiques deviendront dans, si vous êtes pris au Maroc, qu'elle figure ferzevous en présence des difficultés finoules devant ce monde musulman, qui se replie sue lui-même et qui prend conscience xie son unité et de sa force.

LA TRADITION DE LA FRANCE

Cest pour être lidèle à sa grande tradition unmaîne que la France doit se dégager de a trisle et dangereuse aventure marocaine. Il est difficile à un peuple comme à un indi-cidu de se dégager d'une entreprise péril-euse, mais là est la véritable grandeur et la

lease, mais la est la véritable grandeur et la véritable asgesac.

M. la précident du Conselt, dans una existence déjà longue (bruit et rires) dejà longue et oujours alarte (esphaudissements) u connu toutes les vicissitudes de l'oxistence.

Il a été trainé aux gamontes par la loule tant que con cosur faibilé. Plus tard, il est monté joyeuscamant au Capitole. M. Clémenceau sait bien que les individus, quand tis ent peut sont vaineus, no s'enlisent pas dans l'ornière de la faute commisse. Il se crièvent par le sacrifice, l'idéal, l'art. Ils se relèvent par le successe. C'uls applaudissements. Il en est de roden des pouples. Permettez à la patrie d'exapper aux bassesses et de remonter vers jos hauteurs pour afirmer l'ideal éternet de sa générosité. (Applaudissements proloments.)

M. Delcassé interpelle

Henri BRISSON. — J'ai reçu une de-de d'interpellation de M. Delcasse qui en cours l'adionné.

DISCOURS DE M. RIBOT

Al. Ribot veut une action énergique, mais il demande que la France ne lie pas son sort au Maroc à la fortune d'un Sultan

AT RIBOT monte à la tribune. Je crois, dit-il, n'avoir jamais es flusions de la pénétration p

At AlBOT monte à la tribune.

Je crois, dit-il, n'avoir jamais encouragé
les illusions de la pénétration pacifique au
Marce.

L'orateur rappelle son intervention en
1904. M. Jaurès alors protégent le ministre,
roomne les ministres protégent actuellement
le Sultan. (Rirea.)

M. Jaurès reprochait à M. Denys Cochin
son manque d'enthotinsme. Il revendiquait pour le France, avec l'assentiment de
i Angleterre, le droit exclusif d'arganiser le
Marce. (Rires.) Il proposait d'organiser le
budget epécial pour le Marce, de meltre le
budget de la France au service du Marce.
(Rires à gauche et au centre.) Il s'agissait
ide la pénétration pacifique.

M. VAILLANT. — Il n'en est plus question aujourd'hui. (Rires.)

Nous sorames allés au Morce pour acrempir une tâche définie, Personne ne parle dy rester au-delà du temps nécessaire. M. Jaurès nous demande de nous retirer, mais ne sait-il pas ce qu'on dit au Maroe ? Nos nationaux seront obligés de
s'embarquier en même temps que nos troupes. Nous choisirons notre heure pour nous
rétirer; nous resterons tant que le devoir
et l'honneur de la France nous retiendrons.
(Applaudissements).

Cels ne nous empêche pas de recherche
le politique à suivre. La France doit don-

rt l'honneur de la France nous retiendront. [Applaudissements]. Cels ne nous empêche pas de rechercher la politique à suivre. La France doit don-

nar l'impression qu'elle n'abendomers de les Européens et notamment nos nationaux. L'orateur demande i nous sommes tous privars dans les lignes de la politique qui dét approuvée par la Chambre le 12 degené au nom du Marça l'Acte d'Algésira. Cela ne veut pas dire qu'il aura toujour le signature du Marco ; sa personne n'est pes lée à la politique de la France. Nous n'avons pas le droit de protéger le Sultan, pour l'abendonner ensuite. Catte politique ne serait pas loyale.

LE GENERAL DRIDE

M. RIBOT parle ensuite de notre action M. RIBOT parle ensuite de notre action contre les Beni-Snassen.
M. CLEMENCEAU, — Cest nous qui vivons été attaqués.
M. RIBOT rend hommans à la façon dont e général Lyautey a conduit evite action.
M. CLEMENCEAU dit que c'est le gouvernement qui a donné les ordres.
M. RIBOT dit qu'à Casablanca, la situacion est moins satisfaisante. Il se plaint les atlaques dirigées contre le genéral Druda.

des attaques dirigées comme des attaques dirigées prude.

M. JOURDE. — C'est un très brave homme et un vaillant soldat. (Applaudisseme et un vaillant soldat.)

M. CLEMENCEAU, — Il a toujours obél. (Exclamations).

M. RIBOT. — On a dit que, s'il y a six mois, on avait fait ce qu'on fait aujourd'hui, le mouvement de Marrakech n'aurait pas eu lieu.

Je ne le crois pas, car ce mouvement était préparé depuis longtemps.

Nous devons tout faire pour ne pas être oblisé par les évènements à alter à Fez et à Marrakech et de faire ainsi la conquête du Maroc.

L'orateur demande des la companie de la conquête de la conquê

a Marrascen et de faire ainsi la conquete du Marco.
L'orateur demande des explications sur la marche sur Settat, à 67 kilomètres de Casablanca. Il demande aussi des renseignements sur le projet d'emprunt marcoain. Il espère qu'il n'aura pas la garantie de la France. L'anarchie peut se prolonger longtemps au Marce, On pourrait nous demander dy rétablir l'ordre; pous ne pouvons accepter cette mission sans compensations. Contentons-nous donc d'accepter la situation telle qu'elle nous est faite par l'Acte d'Algésiras.

Discours de M. Delcassé

M. Delcassé expose quel fut le but de sa politique et montre qu'il a toujours cherché à fortifier la situation de la France par des alliances heureuses

M. DELCASSE dit qu'il lui et impossible le ne pas relever certaines paroles relati res à la politique étrangère qu'il a prati

de ne pas relever certaines paroles relatives à la politique étrangère qu'il a pratiquée.

Il est vrai qu'il n'a pas voulu conduire la France à la Conférence du Marce.

Mais après l'Acte (Algésiras, nous avons le devoir d'en exécuter les clauses.

M. Jauries, après avoir été partisan de la Conférence, demande aujourd'hui qu'en liquide et que la France qu'ille le Marce.

Et après ? Si une autre puissance vent prendre notre place et si une autre s'y oppose et qu'il en resulte un conflit sénégal ?

Ce sont des hypothèses que M. Jarrès a négligé d'envisager, mais que nous nous ne devons pas perdre de vue.

L'union de la France et de l'Espagne a permis d'éviter bien des périls.

Four savoir où nous allons, il faut voir d'où nous venons.

L'oraleur revendique sa respansabilité tout entière, mais il s'en tient à la sienne.

C'est à lui que revient l'initiaire de la solution française dans la question marchiem, s'alle la sient de puis longiment de de le était la résultante de aotre histoire.

oire. La Prance était la nation la plus inté-sesée à la solution de cette question ; le

La Prance était la nation la plus intecasée à la solution de cette question; itanoindre hésitation pouvait avoir de graves
conséquences, comme on l'a va pour un
utre point de la Méditerranée.
Le Maroc, aussi peuplé que l'Algérie et
a Tunisie ensemble, était l'objet de bien
les convoities. L'avenir de notre situation
lans la Méditerranée était engagé dans cete affaire.

des convoltiese. L'avenir de notre situation dens la Méditerranée était engagé dans ceite affaire.

N'est-ce pas un heureux résultat me d'avoir obtenu, dans ces conditions, pan un accord avec noe rivaux la reconnaissance des droits da la France?

Nous étions seuls maîtres d'agir, et notre action a eu de bons effets.

Le suttan, anquel le traité france-anglais avait été notifié, fut le premier à l'appliquer en faisant l'emprunt de 61 millions.

Le premier à-coup s'est produit un an après par l'intervention de l'Allemagne.

Ous s'est-li passé depuis le mois d'avrit 1904? Ce n'est pas le moment de le rechercher. Ce n'est pas lu côté de la Mandehourie qu'il faut chercher la raison de ce changement de l'attitude de l'Allemagne.

Le « Livre Jaune » a montré les procédés confiants et amicaux du Gouvernement vis à vis de l'Allemagne, traitée en cette affaira sur le même pied que la Russie, notre alliée.

Il n'y avait donc, dans notre attitude, aux montres la l'intervention de l'Allemagne.

sur le même pied que la Russie, notre alliée. Il n'y avait donc, dans notre attitude, aucun prétexte à l'intervention de l'Allemagne. L'Allemagne s'est probablement êmue de voir l'Europe et dans l'Europe, la France, échapper à une hégémonte qu'on avait crue définitive. (Applaudissement Lorsque l'Allemagne a demandé la convocation d'une Conférence, nous n'avions qu'à nous tenir sur le terrain où nous étions placés, et invoquer les applications déjà faites du traité.

Cétait la guerre, ditson, et la révétation de l'état de faiblesse où nous étions.
Non, es n'était pas la guerre.
On na étéclare pas la guerre à la France parce que la France ne juge pas à propos de ne pas aller à une candience et quad la France montre qu'elle a confinance dans son allience. (Appardience de l'ebort en elle-mètre. (Applandèssement).
M. JAURES. — Pourquoi l'avez-vous listende pravocateur epès le párit; vous étez pravocateur epès le párit; vous étez framble pendant le denger. (Frès bien sur divers bancs. Bruit sur divers autres).
M. DELCASSE. — C'est qu'ils n'ont den su; ils ont été trompés.

VIF INCIDENT

M. Ruau somme M. Deleassé de préc ses accusations contre le cabinet Rouvier

M. RUAU, ministre de l'Agric M. RUAD.

Par qui?

Ces paroles visent le Cabinet Royuler dun
forateur faisait partie. Il somme M. Delessé de s'expliquer; sur de telles questions on
na pas le droit d'insinuer, on parle. (Thès
hien sur divers banca).

M. DELCASSE dit qu'il y a eu alors un
campagne d'ialimidation et de promesse à
laquelle il est inexplicable qu'on se soit lessé prendre.

Blaise. Et soudain, alars qu'on se plaisait partout à reconnaître le caractère pacifique de cette politique, on s'est avisé que cette politique se londait qu'à l'accusait d'avoir treitée de quantité négligeable.

négligeable.
Le rideau est tombé; depuis longtempe les esprils ont pu se reprendre.
Nos accords de 1902 evec Rome nous ent procuré la garantie que la Triple Alliance ne pouvait être une points dirigée contre nous.
Les accords de 1906 est fait de l'impance notre anné, mais qui donc aureit songé à faire entrer l'Espagne dans on ne seit quelle conspiration?

onspiration?

Maia il reste l'Angleterre, et c'est à procos d'elle surtout que le clairon d'alarme :

pos d'elle surbut que le clairon d'alarma a retenti.

Comment contester que l'idée qui a présidé à l'accord franco-angluis ne soit essentieblement pactique ? Januis pacte de paix n's eu l'occasion de douner plus vite des lémoignages éciatants de son efficacité. Cest grâce à lui que la guerre a pu êtra circonscrite en Extrême-Orient.

Après avoir ainsi montré que toute es politique avait en pour but de créer à la France des alliances soitées et des amitiés dura-les, M. Delcassé en vient à parler plus epécialement du Marce.

Le ministre des affaires étrangères, di-li, avait raison quand il constatait vendredi dernier que notre tâche au Marco est devenue complexe et plus délicate.

La conference d'Algésiros a ajouté à l'anarchie marocaine, mais est-il bien sir qu'on ait oujours tiré des pu obcocles d'Auséiras toute la portée qu'ils permettaient?

Le plus grand péril, aujourd'hui, n'est pas l'acte d'Algésiras : c'est enfore cehui qui nous viondrait de nous-même, de nos hésitations qu'on ecompte peut-être, de nos contradictions vile relevans.

Nous ne serons pas ainsi intellibricument à l'amb des orages, mais les orages risque ront d'autants que de de déchaines que nous respectants de la company d

LA SUFFE RENVOYEE A LUNDI M. RATHENTI demande la renuel de la discussion à la procheine séance.
La Chambre dédde que la suite du débat sur le Marce aura les lundi à deux heures.
H est d'ores et déjà assuré que M. Clémente de la proche après M. Pichon.
La ceunce est levée à 6 heures.

Coulisses du Parlement Autour de la Séance

A RUAU, ministre de l'Agricalèuré.

Ces paroles visent le Cabinet Rogvier dont l'orateur faisait partie. Il somme M. Delease de écapiquere, are de telles que cestione, on n'a pas le droit d'insinuer, on parle. Crès bien sur diverse bascal.

M. DELCASSE dit qu'il y a eu alors use amagene d'inaimidation et de promesses à laquelle il est inexplicable qu'on se soit lasse prendre.

Non, ce n'était pas la guerre, mals c'était une pierre de touche.

On contractait au mem de la France l'obiguite de travailler au Marce some la sus veillance et sous le controle d'amèrei.

Ainsi se frouveil faussée la politique mocaine telle que l'orateur l'avait conque. In porvait la contiture.

L'orateur s'est abstenu alors; deux an laprès il a voté facte d'Algébires parce qu'ne faut pas bouder control les faits et qu'en plategor en faveur de la rocateur s'est abstenu alors; deux an laprès il a voté facte d'Algèbires parce qu'ne faut pas bouder control les faits et qu'en dans an vote canaime le gouvernement privait puiser la force dont il avait becein. (Trè blen)

Les Conférence, c'était surtout un moye de brisor le faise et du puis de la conférence, c'était surtout un moye de brisor le faise cou la sur divers le faise de la surse de la surse de la fort habitant que la Conférence, c'était surtout un moye de brisor le faise et un leux vait pour l'Alemann que la Conférence, c'était surtout un moye de brisor le faise de la fais

LES SCANDALES DE BERLIN

HOMO-SEXUELS

CONSEIL DE GUERRE

ibanel acquitte le comte de Hohenau condemne le courte de Lynar à juinze mois de prison. — Débats suggestifs. — La vertueuse

dunze mois de prison. — Débads suggestifs. — La vertueuse Allemagne Berlia, 24 janvier. — Vertueuse Allemagne Berlia, 24 janvier. — Vertueuse Allemagne de Madame de Stael où est la les andales aucedent aux acendales. Le mis otto de Moltke, accusé d'hamoexuaiveit son diffamateur acquitté par la trinal, ce qui constitue une grosse présompen de culpabilité. Pour effacer Kefte de cement, it aut déférer le publicist et la mir attein dans son esprit de caste par cusation portés contre de Moltke st susptible de recevoir le mot d'ordre impérial. Jità qu'à côté de de Moltke, parsissent henau et Lynar. Le procès dont nous avons rendu compte er s'es; terminé aujourd'hui après des bats suggestifs qui ont établi le bien fondé l'accusation et la réalité des faits reprodes à Lynar. Après le défilé des témoins it viennent exposer au tribunal ce qu'ils vezit des orgies de la viila Adler, le promoter promonce son réquisitoire. Il deande l'acquittement de Hobenau et la commation de Lynar à 15 mois de prison. Dans son exposé des motifs, le président déclaré qu'il avait été prouvé d'une facon idente pendant les débats que Hohenau cale; mais ces délits n'ont pas été sufficient de la contraction de la co

more's out 646 établies. Emfin, dans le si-kième cas, le comta Lynar a excité un sp-bordonné à mestir à son supérieur. Le comte de Hohenau est acquitée ét le bomte de Lynar coadamné à 15 moia de pe donne succus suite à c

L'EMPOISONNEUR DE BEC-BELLOUIS

Le Mystère de l'Abbatiale

Le maire de Bec-Helloufin ne croit pas à l'empoisonnement. — Le garde-chasse n'est pas inculpé Bernay, 24 janvier. — Une note absolu-ment nouvelle est donnée, sujourd'hui, au sujet du drame de l'Abbatiale par le maire du Bec-Hellouin, un ancien officier de cava-ierie, M. Bunel.

du Bec-Hellouin, un ancien officier de cavaierie, M. Bunel.

Il semble à celui-là que vraiment il y
avait trop de strychnine. « On aurait veulu
prévenir les futures victimes, qu'on ne s'y
serait pas pris autrement l »

Je m'étonne également, a dit M. Bunel,
du calme de ces infortunés convives qui,
venant d'échapper miraculeusement à la
mort, conservent leur sung-froid, évitent
soigneusement de saisir la justice de l'affaire
et prennent toutes les précautions pour éviter qu'elle ne transpir à l'extérieur. Los
damestiques reçoivent même la consigne
de se seuffier mot à personne de l'aveature,
sous poine de renvoi immédiat l
D'autre pars, le rôti de beauf et le veau,
qui eussent dê tire immédiatement saisis
pour être græminies par l'intermédiaire de

D'antre part, le rôti de beuf et le veau, qui eussent du être immédiatement saisis pour être examinée par l'intermédiaire de la justice, partent l'un pour Paris, l'autre pour Rouen.

Moi-même, maire du pays, qui, le samedi de Janvembre, avais assisté su conseil de famille, c'est seulement per la rumeur publique que j'appris l'incident du dimanche, doat un des hôtes du château ne m'informa que huit jours plus tard.

Pour moi, ma conviction est faite, je ne crois pas que Viai soit coupable, et l'accu-sation portée contre lui semble tellement peu fondée qu'on n'a pas osé l'arrêter. Consissant l'usegé de la strychnice, il l'eot employée plus intelligemment. Quant à l'hypothèse perfide que l'on a émise et qui consiste à dire que Viai aurait agi pour le compte d'un fiers, je ne veux même pas m'y arrêten, tellement elle me parait edieuse.

GOMMENT A ETE RETROUVE LE VAN DYCK DE COURTRAI

Bruges, 24 janvier. — Le Van Dyck volé à la cathédrale de Courtral a été retrouvé sur une route à proximité de Bruges, ainsi que nous l'avons annoncé hier. Les circoustances dans lesquelles cette trouvaille a été faite méritent qu'on y re-

ienne. C'est un marchand de légumes ambulant, abitant les environs, qui a mis le parque e Bruges en possession de l'œuvre dero

Cest um marchand de légumes ambulant, abitant les environs, qui a mis le parquet de Bruges en possession de l'œuvre dèrobée.

Il se trouvait juché sur une petite charrette quand un passant lui fit signe de s'arrêter et lui demanda de porter, moyennant finances, un paquet qu'il lenait aous le bras, à Bruges. Il l'attendrait ensuite dans un café des environs. Le marchand acceptas; puis une fois seul, cette proposition lui ayant paru étrange, il déficel le paquet qui lui avait été confié. Il put voir alors qu'il se composait d'une toile roulée où qu'il se composait d'une toile de la contrait d'est partiel d'une s'article d'une de la coutre d'une partiel la comme bian l'on prince, un bruit donne des détails très curieux sur les négociations qui se poursuive int depuis quelques jours entre le mystérieux voleur et le curée de Notre-Dame de Courtrai.

Peu après la disparition du tableau, le

de la frontière. Cette lettre disait en substance ?

"Est-il vrai qu'une prime de 20,000 francs est promise à quiconque fera conneitre la retraite du Van Dyck dérobé? N'est-ce pas une promesse en l'est ? Est-ce exact que la somme sera versée ? Venillez insèrer dans le Journat de Roubaix une annonce libellée comme s'il.

Et le mystérieux correspondant donnait le texte d'une jetite annonce quelconque sans rapport avec l'objet qui la motivait. Le curé crut d'abord à une mystification. Il avait délà recu tant de lettres se rapportant à ce voi ! Cette fois, cependant, se curiosité bût piquée. Il fit insèrer l'annonce. Une seconde lettre annoyme lut parvint d'une autre localité française, mais toujours écrile par le même personnage énigmatique. Cetre lettre dissit :
"La prime prounise est belle : mais bien

que. Cette lettre dissit:

« La prime promise est belle; mais bien insuffisante pour un tableau de ce prix. Cest une cuvre admirable. Elle est ici devant moi et je la contemple en vous écrivant; les journaux disent qu'elle vaut au bas mot un demi-million; une commission de 10 % ne serait pas de trop, d'autant plus qu'elle devrait être partagée entre plusieurs personnes. Si vous êtes disposé à doubler

la prime, venilles insérer telle annoncé dans le Journal de Roubetz. »

Le ciré crut, vraisemblablement, cetté fois, être l'objeé d'une asystification et il ne donna aucune suite à cette seconde let tre. Quelle se fut pas sa supprise en recevant une troisème missive:

a Je devina, — écrivait la mystérieux correspondant, — le motif de votre silence, Vous croyez avoir affaire à un farceur. Vous vous trompez. Voici des détails précis sur l'ouver que j'ai devant zoi ». Et il donnait une foule de renseignements sur le fableau de Van Dyck. Il terminait ainsi : a Je restitueral le tableau par un intermédiaire, en échange de 30,000 francs, et à le condition que vous me domiez votre parole de prêtre que mon envoyé ne sera pas inquiété. J'aural foi en votre parole si vous me la connez. Faites in sérer une annonce en réponse à ma proposition, car si je croyais être découvert, joutot que de m'exposer à être pris, je brûlerais le Man Dyck. »

Les indications fournies dans cette let-

poser à être pris, je brûlerais le Man Dyck. »

Les indications fournies dans cette let-tre ayant été reconnuse exactes, le curé avertit aussitot le bourgmestre de Cour-iral, qui en conféra immédiatement avec MM. Descamps-David, ministre des beaux-arts, et Liebaert, ministre des finances. Les deux ministres se concertèrent et fu-que de rentrer en possession d'une œuvre qui figurait su tout premier rang dans les richesses artistiques de la mation, le gou-vernement ne devait pas hésiter à l'aire un sacrifice. L'essenfiel était d'ampécher le vo-lou dans l'impossibilité de vendre la toile, d'y mettre le leu pour échapper à l'action de la justice, invente postiment telles et arabé.

ou dans l'impossibile de ventre le feu pour échapper à l'action de la justice.

Les négociations aboutirent-elles et après avoir reçu satisfaction, est-ce le voleur qui, lui-même, restitua la toite par le moyen que l'on safi ? C'est ce qu'on ignore encore à l'heure actuelle, et c'est le point mystérieux de l'histoire !

LE SECRET DE L'ALCHIMISTE

L'AFFAIRE DES DIAMANTS

L'achat des diamants bruts. - Une hype thèse. — La production des diamants bruts

Camants Druis

Camants Druis

Camants Druis

Camants Druis; le bruit en courait depuis
plusieurs jours et l'instruction vient d'étaplusieurs jours et l'instruction vient d'établir que bins Lemoine avait payé vingtcinq mille francs de disenants bruis à M.
Bourdier, marchand de pierres, 27, rue du
Quatre-Septembre,
On s'est étonné que les joaillier de la rue
du Quatre-Septembre, (ul, depuis le début
de cette fantastique avanture devait s'intéresser à toutes ses phases, n'ait pas prèvenu le magistrat hostructeur des achats
de Mine Lemoine.
Plusieurs de ses confrères pourraient

Mme Lemoine. lusieurs de ses confrères mir à l'Instruction des ren

formir à l'Instruction des renneignements utiles.

Ils ne le font pas par crainte des ennuis qui résulteraient pour eux des complions de notre système judiciaire. L'un d'eux disait aujourd'hui : « Je connais un détait qui peut avoir quelques rapports avec l'affeire Lemeind, sans en être bien sir. Un courtier s'est présenté chez moi, il y a quelque temps. Il venait me demander des dismaits bruis « pour lui ser croire qu'il fabris » quant des diamants bruis » Ce sont l'à ses propres; paroles. Voulettil prifer de Lemoine. C'est prébable. En tout cas il y aurait là un point intérsesant à éclaireir pour le juge d'instruction.

LE TRUC DE LEMONNE

SI Lemoine se livrait à des expériences
truquées et traudulensee, comment introduisait-il dans le creuset les diamants
bruts qu'il s'était procurés?
Voici, après tant d'hypothèses, plus ou
moins inganicuses, déjà présentées, l'opinion d'un chimiste, Lamoine devait placer
au fond d'un creuset en terre réfracture
des diamants bruts dissimulée sous une
couche de magnésie colorée avec de l'ocre
jaunie. Cette matière est fusible à une haute
température. Quand le four électrique était
mis en activité le magnésie disparaissait
et les Climants se retrouvaient dans
fond du creuset.

Les vampires de Brest

Des malfaiteurs violent une sépulture pour s'emparer des bijoux que portent les morts

Brest, 24 janvier. — Des malfalteurs bre portent les morts

Brest, 24 janvier. — Des malfalteurs bre pénétre, l'avant-dernière nuit, en escaladant le mur, dans le cimetière principal de Brest et ont violè une sépulture qui appartient au docteur Corre, médicin en retraite, ancien archiviste musicipel, et où sont inhumés trois membres de sa famille, notemment sa femme et sa belle-mère.

Les malfaiteurs ont ensuite mis à découvert et démoit le cercueit de Mine Heraut, belle-mère du docteur. Ils ont enlevé au cadavre des boucles d'oreilles et des bagues représentant une valeur importante. Ils ont laissé intacts les deux autres cercueils, dont ils ignoraient sans doute la présence dans

FEUILLETON DU 24 JANVIER. - N. 33

Vengeance de Femme

TROISIEME PARTIE

Aujourd'hui, c'est différent.
Albert se leva vivement et vint prendra les mains de Geneviève.
— Méchante l' hui dit-li, nous croyez-vous ai stupidement vaniteux; et quelle distance peut-fl y avoir, je vous le demande, entre leux arais comme nous?

Ma mère vous aime beaucoup, nous parsons de vous bien souvent aous nous rappe-

Ma mère vous sime beaucoup, nous parsons de vous bien souveni, aous nous rappelona le bon temps d'autretois...

Alora nous célons beureux...

Vous souvenez-vous, Geneviève?

La jeuse fille, croyant voir dans cas muis sus souvenir à l'adresse de Marthe, interpompit avec vivacité son interlocuteur.

— Vous se pouvez faire, lui dit-elle amèment, que ce qui est ne soit pas l...

l'ai bonte, fau-li vous le confier, de porter le nom de Vallauris, depuis que Marthe l'adebonoré...

Faibonte, fau-li vous le confier, de porter le nom de Vallauris, depuis que Marthe l'adebonoré...

Foile i Interrompit à son tour Albert. Le déshonneur ne peut vous atteindre, per en confier le nom de le pour un moment.

Nayoas pas de ces idées noires, voyons, re puisque nous nous sommes retrouvés, que se soit point pour un moment.

Je me rendais à Oriècne, chargé de plusieurs courses pour ma mère, chargé de plusieurs courses pour ma mère, le la grandmesnil; je raconterei à ma mère la rencoque le beureuse, que le deurs courses pour ma mère.

Vous tiendrez compagnie à maman en mor absence, et vous verrez comme mon oncle qui doit venir sous peu nous rejoindre, raf follers de vous bientôt.

Non, non, murmurait Geneviève en se couant sa jolie tête brune, non, laissez-mo

heureuse de voir voire intre, mass que vous...

Albert no savait plus bien où il était, ni ce qu'il faisait.

Tout tournait autour de lui.

Ivre un peu, il gagna la porte sans un mot, dôtacha son cheval et se trit en selle. Gene-vieve le suivait.

Au revoir l'A bientot ! cria le jeune ci-ficier, quand il out franchi la grilla.

Il avait subitement retrouvé fout son sang-froid.

Il avait subitement retrouvé fout son sang-troid.

Ceneviève, sans répondre, lui ât un signe de la mais qu'elle avait petite et blanche.

Ca signe ressemblait huriousement à un baiser, car elle appuys ses doigt sur sas le vrae et les tendit ensuite vers Albert d'un geste gaiant.

Elle se mit sur la seuil de sa proportée, et

regarda Albert obstinément, tant qu'il fut possible de l'apercevoir. logatea Ameri costiliaren, talle qui i ivo possible de l'apercevoir. Lorsqu'il eut disparu, Geneviève rentra dans son salon, et, songeuse, n'enfouit dans le fauteuil précèdemment occupé par son vi-siteur.

e lateur precedentment occups par sus visiteur.

— J'al commence la supreme partie, murmura-t-elle, et je crois bien que j'ai suffisamment d'aloute dans mon jou...

Si mes prévisions se réalisent, je agrai blentot Mure Letourneux.

Vraiment, l'homme est une race exécus-ble.

icl. — Pourquoi éles vous si entélée, fit Albert, en attirant à lui la cousine de Marthe, et cela si près que ses cheveux frolèrent la bouche et qu'il en tressellit violemment, bourquoi refuser de nous voir ?

Vous me détestez donc ?
Geneviève soupira et ferma les yeux comme pour en cacher l'expression.
Machinatement, elle appuya sa tête sur la poitrine d'Albert et balbulta :

— Vous détester l'expression.

Puis, d'un geste brusque, elle s'écarta et prononçs très vite :

— Je ferai ce que vous voudrez. Je secai le lendemain, en effet, dans la matinée, une dégante victoria s'arrêtait devant as porte, unus. Allons, attendons demain...

Allons, attendons demain...

Elle avait bien raison de dirt demain, car

Elle lendemain, en effet, dans la matinde, une
élégante victoria s'arrêtuit devant sa porte.

Un valet de pied en decendit et remit à la

petite domestique de Geneviève une lettre
que celle-ci s'empreses de porter à sa maitresse.

fresse.

Geneviève en prit aussitôt connaissance et voici ce qu'elle lut :

w Ma chère Geneviève, MAS CHERT CEREVIEVE,

H Mon ils m'apprond he rescontre qu'il a
site hier et dont je me réjouis comme lui,
suisqu'alle va me permettre de respoer des
ciations avec la gentille petite amie que
ciations avec la gentille petite amie que
a moi-nyema, témoigné teat d'affection es

Jo suis sure que vous ine serce and accours pour l'aider à passer ces que a semaines plus agréablement gu'il tait seul.
Donc, pas de crémonies, agissons co jadis, loraqu'un étage sculement nous ait, et venez de ce pas déjeuner avec l'ente.

"A tout à l'heure, ma chère Geneviève, i " Paulette LETOURNEUX. » En un tour de main Geneviève fut habillé combat, elle monta dans la victoria avec un orgueil non dissimulé, sous les regards ébahis de sa petite servante qui n'en reve-

orgesti de sa palite servante qui n'en reveneit pas.

— Tu en verras bien d'autres, ma petite,
murmura la cousine de Marthe entre ses
dents blanches et aiguês.

Ca n'est pas fini, ça commence è peise...
Elle fut accueillis avec de grandes démonstrations par Mime Lalourneux, que de tout
temps alle avait captée par ses airs modestes
et sa voix qu'elle savait rendre à l'accasion
si douce et si persuasive.

Albert, lui, essaya d'une poignée de maina
indifférente et d'un sourire banal, mais le
contact de sa paume avec celle de la jeune
fille produisit l'effet habituel, et le sourire
préparé se figea, tandis que les yeux du
jeune homme se mirent à luire de coavoitée,
Genevêlve passa la journée entière su
Grandmesnil.

Cest sprès le diner seulement que la voiture du général de Méricourt la reconduisit
chez alle.

leuteniant une marge considérable.

Puis, argument suprême, que dirait de cen projets le général comte de Méricourt, qui, jadis, n'avait donné son consentement que de mauvaise grâce pour Marthe?

Il ne cachait pas ses intentions d'adopter Albert, de lui donner en même temps que sa fortune, son nom et ses titres.

Albert avait la faiblesse de trouver le nom de son père bien commun à côté de celui beaucoup plus brillant de ses ancêtres maternels. iant une marge considére

beaucoup plus brillant de ses ancetres ma-ternels.

Et il ne voulait certes pas, par aucune de ses actions, mécontenter son oncle; ce qui cut pu amener celui-ci à changer d'idées. Aussi le lieutenant était-il fort perplexe. Geneviève de son côté étudiaft la ques-

Genevière de son une communition.

Elle était sure d'Albert, sure de Mine Letourneux, une cire molle.

Restait à résoudre la question de Toncle.

Il fallait obtenir tout ensemble son conmanhement et see Nienfaits.

Pandant, sune len deux imme muse un fit-

Cette journée, comme bien on pense, fut suivie de beaucoup d'autres, et bientôt Geneviève déserta sa maison presque complètement pour habiter le Grandmesnil.

D'abord, Mme Letourneux l'avait gardée à coucher, puis elle demeura deux jours sans retourner chez elle, et enfin ce furent des aemaines qu'elle passe auprès d'Albert.

Elle ne réunissait que trop à jeter l'émot dans le cœur du lieutenant, elle l'affolait tous les jours un peu plus, et bientôt il put s'affirmer qu'il adorait Geneviève.

Mais comment avour cet amour que les attitudes de la jeune fille lui permettaient de recrite partigé?

Comment avertir Mme Letourneux et obtenir son consentement?

Certes, elle était fort attachée à Geneviève, mais il existait entre Mile Vallauria et le leuteniant une marge considérable.

Elle semble fuir Albert et paraissait, en sa présence, plus triste, plus fermés. Ur. matin, elle descendit le bonne heure se promener dans le pare. Albert était à Orleans, et le général, en compagnie de sa sœur, famelt son pelit tous habituel.

compagnie de sa sœur, fainelt son petit tour babituel.

Au tournant d'une ellée, le comte tout it coup aperqui se petite amie.

Elle était assise sur un banc rustique, affaite même, son coude posé sur ses genous, son menton appuyé dans la paume de sa main.

De grosses larmes coulaient de ses yeux fires, laisannt deux traces humides le long de ses touce pâtes.

Crite postura, en vérité, était celle d'une porsonne améantie par le chagrin, et, à le vue de sa chère Genevière larmoyante, le cour du vieux brave sauta dans sa poitrise battant une chamade folici.